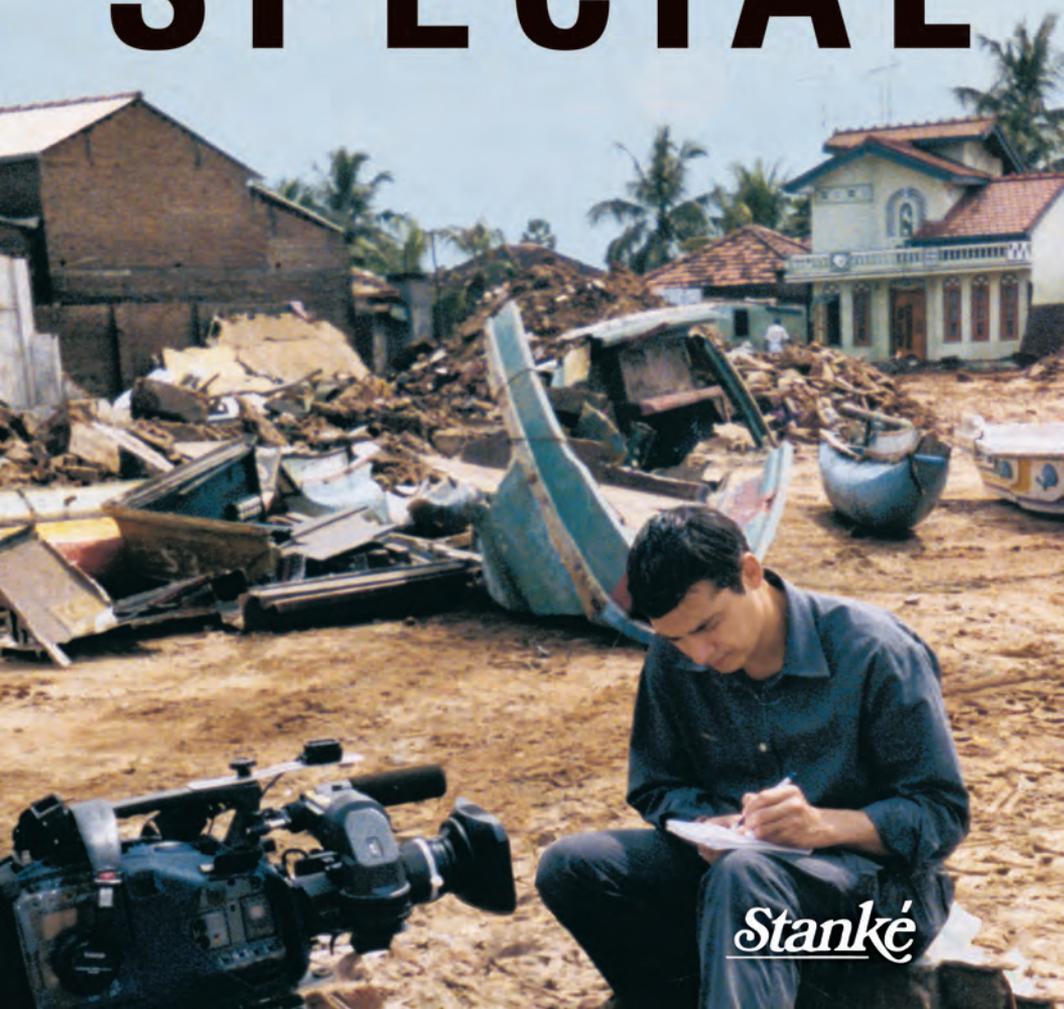


ENVOYÉ

MICHEL JEAN

SPÉCIAL



Stanké

Michel Jean

Envoyé spécial

À Monia.

Pour pouvoir juger, il faut être sur place.

Bronisław Malinowski

Table des matières

CHAPITRE 1	13
L'accident	
CHAPITRE 2	33
Nuit de veille	
CHAPITRE 3	49
Le fixer	
CHAPITRE 4	75
Aristide et moi	
CHAPITRE 5	145
Un vol raté	
CHAPITRE 6	175
L'angle local	
CHAPITRE 7	235
Le festin	
CHAPITRE 8	245
Nann	
CHAPITRE 9	267
Les humanitaires	
ÉPILOGUE	293
La légende de la princesse Vihara Maha Devi	
REMERCIEMENTS	301

L'accident

C'était une splendide journée de l'Action de grâce. Dominant le ciel royal de Charlevoix, le soleil irrisait les montagnes multicolores des Éboulements, déployées en théâtre naturel devant l'île aux Cou-dres, tranquille comme toujours. Blasé, le fleuve continuait de couler indolemment, emportant vers l'océan, dont il s'imprègne déjà de l'odeur, de gros navires sombres.

Je ferme les yeux un instant, me laisse rôtir à feu doux par la chaleur. J'en oublie un instant l'air vif de l'automne, et surtout, ces corps qui reposent devant moi. Deux douzaines de corps déposés sur l'herbe, deux douzaines de cadavres, alignés en deux rangées d'égales longueurs. Chaque corps est entièrement recouvert d'une couverture, de celles qu'on place sur les morts. Ils attendent qu'on vienne les chercher. Une vingtaine de leurs compagnons sont déjà partis, ont pris la route de la morgue de Baie-Saint-Paul. Même si l'on a fait appel à toutes les ambulances de la région, on a manqué de place pour ceux-là, et ils attendent maintenant leur tour, là, sur l'herbe.

Des habitants des Éboulements, qui tentent de les cacher au regard des passants, tiennent de grands draps blancs devant eux. Geste de pudeur et

de compassion, mais inutile. Car les corps ayant été retirés de l'autobus à la hâte, puis placés à côté en attendant d'être emportés, se trouvent toujours en contrebas de la route et restent ainsi exposés, malgré de vaillants efforts pour les dissimuler. Mais ces citoyens qui, debout en silence, cherchent à préserver ce qui reste de dignité à des inconnus expriment éloquemment, à leur manière, leur solidarité. Dans le malheur, les symboles sont souvent tout ce qui reste aux hommes pour communiquer.

Le temps est parfait, la nature déploie ses charmes une dernière fois avant de s'endormir pour l'hiver. Que la cruauté de la mort contraste avec le paysage, me dis-je en silence, en prenant une dernière bouffée d'air pur de Charlevoix. Comme ça fait du bien...

« Michel ! Attention, on entre en ondes dans trente secondes. »

14 h 01 : Lac-Saint-Charles

Je venais tout juste de terminer mon émission. Une émission spéciale sur les avions de brousse. Les jours fériés étant habituellement pauvres en actualité, nous en profitons pour faire ce genre de thématique puisque *Le Québec en direct* était diffusé même les jours de congé. J'avoue que le sujet d'aujourd'hui cependant ne m'avait pas particulièrement excité. Mais les sujets ne sont pas toujours excitants de toute façon. J'avais surtout hâte de rentrer chez moi, car mes parents qui venaient passer quelques jours à la maison s'étaient arrêtés pour me saluer sur le plateau de

tournage. L'état de santé de mon père m'inquiétait. Les médecins avaient trouvé des nodules sur ses cordes vocales. Les tests qu'il devait passer à l'hôpital Hôtel-Dieu de Québec allaient permettre de déterminer si les tumeurs étaient cancéreuses. J'étais, comme toute la famille, mort d'inquiétude, mais comme les autres, je ne laissais rien paraître.

Au moment de partir, le réalisateur Jean-Pierre Veillette vient me voir. « Michel, attends un peu. Il paraît qu'il y a eu un gros accident dans Charlevoix. Nous allons peut-être devoir y aller.

— Hein ? Écoute, Jean-Pierre, je dois partir, mes parents sont ici et m'attendent. Monia a préparé un souper pour ce soir. C'est l'Action de grâce. Depuis quand couvrons-nous les faits divers ? »

J'avais l'habitude de couvrir les crises, mais pas les accidents, réservés aux reporters de faits divers.

« Il paraît qu'il y a au moins vingt morts, réplique Jean-Pierre.

— Vingt morts ? Ben voyons donc ! Ça me paraît exagéré. Vingt morts, quand même ! »

Mais je n'ai guère le choix. C'est mon travail. Je vais prévenir mes parents, leur expliquer de ne pas m'attendre, que je les rejoindrai un peu plus tard.

« Ne vous inquiétez pas, je serai là pour le souper, ne vous inquiétez pas.

— Pas de problème, Michel, me dit mon père avec son sourire le plus affable. On va garder le homard pour nous ! ajoute-t-il en s'esclaffant cette fois bien fort.

— Non, pas tout le homard », imploré-je.

Une minute plus tard, je retrouve un Jean-Pierre de plus en plus fébrile. Il semble qu'il s'est effectivement passé quelque chose de gros.

« Écoute, Michel, nous n'avons aucune confirmation pour le moment, pas plus que de chiffres sûrs, mais il paraît que c'est un gros accident. On ramasse nos affaires en vitesse et on met tous le cap vers Les Éboulements. Le camion de diffusion satellite doit être opérationnel dans moins de deux heures. Compris ?

— D'accord, Jean-Pierre. Dans ce cas, je pars tout de suite avec Raymond, mon caméraman. »

Lac-Saint-Charles se trouve à environ quarante-cinq minutes à l'ouest de Québec. Il nous faudra donc près de deux heures pour atteindre Les Éboulements, dans Charlevoix. En attendant, je vais en profiter pour obtenir une confirmation du sérieux de l'accident. Les mieux placés, ce sont les gens qui sont déjà sur place. Il suffit d'en trouver un. Le fait de ne connaître personne aux Éboulements ne constitue pas un obstacle majeur. Dans ces moments, le téléphone est le meilleur ami du journaliste. Un ami, et surtout, un outil de travail d'une redoutable efficacité. En quelques minutes, grâce à l'assistance annuaire, je réussis à trouver le numéro de quelques-unes des auberges des Éboulements. J'en choisis une au hasard, compose son numéro. Après de longues secondes d'attente, une voix d'homme répond.

« Bonjour, mon nom est Michel Jean, de RDI, je m'excuse de vous déranger, mais j'ai une demande particulière à formuler.

— Oui, de quoi s'agit-il ? répond d'une voix enjouée mon interlocuteur.

— On me dit qu'il y a eu un gros accident en bas de la côte des Éboulements. Êtes-vous au courant ? »

L'aubergiste paraît surpris.

« Non, je ne savais pas. Nous sommes pourtant situés près de la côte. En tout cas, on ne la voit pas d'ici et je n'ai rien entendu. »

J'insiste et demande à mon interlocuteur s'il accepterait d'aller vérifier sur les lieux. « Ça nous rendrait un immense service, je vous assure.

— Bien sûr, rappelez-moi dans dix minutes.

— Merci infiniment. »

Pendant ce temps, je contacte mon ami Charles Ménard, recherchiste à la salle des nouvelles de RDI. Lui non plus n'a toujours pas de confirmation du nombre de victimes. La police ne dit rien. Toutes sortes de chiffres circulent. On parle de dix morts, vingt, trente. La rumeur s'emballe et tout ce que l'on sait pour l'instant, c'est que c'est gros. Charles raconte que la salle des nouvelles est en mode d'alerte générale, mais cela ne m'avance guère. Je raccroche et rappelle l'aubergiste. Cette fois, il répond rapidement.

« Et puis ? Avez-vous vu quelque chose ? » dis-je.

L'homme a perdu son entrain. Sa voix s'est assombrie, comme lorsqu'on s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle.

« Oui, il y a un gros accident. Un autobus est sorti de la route en bas de la côte. Il y a des dizaines de morts. C'est terrible, terrible.

— Merci infiniment, monsieur. »

Je rappelle Charles à Montréal. « Chuck, c'est un gros accident et, effectivement, il s'agit d'un autobus. Une personne sur place me confirme qu'il y aurait plusieurs victimes.

— Merci, Mike. On s'en occupe, à plus tard. »

Pendant qu'à la tête du réseau, à Montréal, toutes les énergies sont consacrées à tenter d'en apprendre davantage sur les circonstances de l'accident, le nombre de victimes et leur identité, afin de le rapporter en ondes dans les plus brefs délais, la mission de mon équipe et moi est de nous rendre aussi vite que possible aux Éboulements pour y couvrir l'événement en direct. L'objectif est d'être les premiers sur place et je sais que nous y arriverons. Le camion satellite de TVA le plus près est à Montréal. Et en plus, c'est le congé de l'Action de grâce. Nous avons donc au moins cinq heures d'avance, une éternité.

Même si la perspective de me retrouver face à autant de victimes est loin de me réjouir, je suis fébrile. L'adrénaline coule dans mes veines. Comme l'a déjà dit mon ancien patron, nous, les journalistes, sommes comme les médecins. On ne souhaite pas que les gens tombent malades. Mais c'est quand ils le sont que nous pouvons opérer.

15 h 30 : Les Éboulements

Raymond roule vite. Nous avons croisé des ambulances sur la route, des policiers également, ce qui contribue à notre fébrilité. La côte des Éboulements, au pied de laquelle s'est écrasé un autobus à bord

duquel se trouvaient quarante-huit passagers, est fermée. Il faudra donc emprunter la vieille route située plus à l'ouest. En amorçant la descente, qui commence doucement, Raymond roule encore à fond. Il a à peine réduit la vitesse de la camionnette.

« Es-tu déjà passé par là, Raymond ? »

— Non, pourquoi ?

— Jamais allé aux Éboulements ?

— Euh, non.

— Ça descend en sapristi ! Ralentis si tu ne veux pas que de nouvelles victimes s'ajoutent au bilan actuel. » Ayant déjà moi-même manqué de frein dans la côte des Éboulements avec ma vieille Honda, il y a quelques années, je sais combien il faut l'aborder avec le plus grand respect. Mes freins n'avaient pas supporté la chaleur de juillet et je n'avais réussi à immobiliser mon auto que de justesse, quitte pour une bonne frousse. Mais je n'avais certes pas oublié l'incident.

La vieille route dévale la montagne en cascades. Avec des inclinaisons qui dépassent 20 % par endroits, elle est encore plus sinueuse et pentue que l'autre. On se sent littéralement plonger vers le fleuve devant nous. Au terme d'une descente qui donne le vertige, la route débouche sur une intersection en T. À droite, elle mène au traversier de l'île aux Cou-dres, à gauche, elle remonte vers la montagne, et là, à quelques dizaines de mètres, se trouve une foule de secouristes, de policiers, et quelques curieux. Nous y sommes. J'appelle aussitôt Montréal pour les prévenir. Dans une chaîne continue comme RDI,

être le premier sur place, le premier en ondes, le premier à diffuser des images, c'est le nerf de la guerre. Quelques secondes plus tard, je me retrouve en ondes au téléphone.

15 h 40 : Les Éboulements

L'autobus est sorti de la route dans le tout dernier virage. Il y était presque, presque rendu au bout de sa course folle. À cet endroit, un pont traverse une petite rivière qui se jette dans le fleuve. L'autobus de passagers, privé de ses freins, est arrivé bien trop vite pour négocier cette courbe, la plus serrée de toute la descente, un dernier virage à droite avant que la route s'aplatisse et que la descente devienne une paisible route qui longe le fleuve. Le car a sauté par-dessus le pont, il a survolé la rivière pour finalement aller s'écraser lourdement sur les rochers au fond d'un fossé. La carcasse de métal tordu y repose toujours, étendue sur son flan gauche, tel un navire échoué sur le rivage. Une multitude de secouristes s'affairent autour d'elle comme des fourmis. À côté, sur l'herbe, les victimes reposent, silencieuses, désormais imperméables au tumulte qui s'agite autour d'elles.

Nous nous activons aussi à notre manière. Je décris la scène du mieux que je peux au téléphone, pendant que Jean-Pierre et les gars, qui viennent d'arriver, déploient en toute hâte notre camion satellite. On m'installe un télex, un micro télé, alors que je continue de parler avec Michel Viens, l'animateur

en studio à Montréal. Pour l'équipe de RDI, c'est une course contre la montre. Il faut entrer en direct le plus rapidement possible. Le téléphone dans une main, Jean-Pierre écoute les directives de Montréal et les transmet aux deux techniciens de transmission qui courent, tirent des câbles, branchent la caméra de Raymond, et se connectent à un satellite permettant de diffuser en direct. Il s'agit d'une opération délicate et complexe.

Dix minutes plus tard, je suis toujours au téléphone quand on me donne un micro.

Dans mon télex, j'entends la voix de Jean-Pierre :
« Mike, tu es en ondes, tu es *live* maintenant. Laisse ton téléphone de côté. »

Devant moi, la caméra de Raymond tourne. Ça y est, nous sommes en direct.

Nous ne sommes pas seulement les premiers en ondes, nous sommes les seuls. Faute de pouvoir diffuser des Éboulements ou de pouvoir à tout le moins alimenter des images à leurs stations respectives, les autres journalistes doivent retourner à Québec pour diffuser leur matériel. Je sais donc que les familles des victimes vont nous regarder, qu'elles vont vouloir savoir, et qu'elles vont apprendre en même temps que nous ce qui s'est passé. Elles découvriront la scène, et comment l'accident s'est produit à travers les images bien sûr, mais aussi, surtout grâce aux commentaires des témoins qu'au cours des prochaines heures je vais interviewer.

Un homme dont la maison est située juste en face du pont raconte qu'il a entendu un bruit, un bruit

inhabituel. Curieux, il a tendu le cou pour regarder par la fenêtre. C'est tout juste s'il a eu le temps de voir la portion arrière du véhicule voler dans les airs, avant de disparaître dans un fracas monstrueux.

Le curé des Éboulements qui était tout près est accouru tout de suite. Il était l'un des premiers sur les lieux du drame. La voix encore nouée par l'émotion, il raconte que les plaintes des mourants s'élevaient encore des décombres de l'autobus. Pas des appels à l'aide, des râlements. Des râlements qui flottaient au-dessus de l'acier tordu. Il arrivait trop tard pour sauver qui que ce soit. Restait leur âme. Le curé leva solennellement la main droite vers le ciel : « Que vous m'entendiez ou non, je vous donne tous l'absolution et vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Allez en paix. »

Le chef des pompiers volontaires des Éboulements explique de son côté comment lui et ses hommes se sentaient impuissants en attendant les ambulances, dépêchées d'urgence de Baie-Saint-Paul, la ville la plus proche. Encore visiblement ébranlé, il me montre que l'heure de l'alerte fatidique est toujours inscrite sur son téléavertisseur : 14 h 01, l'heure du drame.

Quelques habitants des Éboulements sont toujours là, témoins silencieux de la tragédie. Certains prient, d'autres, immobiles, regardent simplement le sol. Ils ne sont pas là comme des curieux en quête d'histoires croustillantes, mais comme des citoyens solidaires, montant à leur manière une garde respectueuse.

Autour, les équipes des médias s'activent. Il y a des caméramans, des preneurs de son, des journalis-

tes. Une foule hétéroclite et grouillante. Le camion satellite de RDI, bien visible, est garé un peu en retrait sur le bord de la route. Son antenne est dressée vers le ciel, vers un lointain satellite qui reçoit son signal et le retransmet aussitôt vers la Maison de Radio-Canada, sur le boulevard René-Lévesque à Montréal, d'où après être passé par la régie de mise en ondes, il est finalement acheminé aux téléspectateurs. Des millions de kilomètres traversés en une poignée de secondes, à la vitesse de la lumière. La magie du direct opère.

Le Québec découvre l'ampleur du drame, et déjà, cherche à comprendre. Il compatit, il s'indigne. Que s'est-il passé, qu'est-ce qui a causé l'accident. Une erreur humaine? Un bris mécanique? Ce n'est pas la première fois que le malheur frappe dans cette côte maudite. Ceux qui ont été élevés sur les flancs des montagnes charlevoisiennes ont appris à respecter les descentes souvent abruptes du pays, à les craindre, particulièrement celles des Éboulements. Les autres en prennent conscience.

>>>

Assis sur l'herbe, je hume l'air frais du fleuve, profite d'un moment de repos, mon premier de la journée. Je me sens étonnamment calme. L'adrénaline court pourtant toujours dans mes veines, je la sens là, sous l'épiderme, qui picote. Mais installé ainsi en retrait, je peux finalement reprendre un peu mon souffle. Réfugié dans ma bulle, je revis ces heures de crise, repense

aux familles des victimes. J'y ai pensé toute la journée en fait. Je sais bien que dès que la rumeur de l'accident a commencé à courir, elles se sont ruées sur la radio et la télé. Que s'est-il passé, s'agit-il vraiment de l'autobus de Saint-Bernard ? Combien de victimes ? Qui ? Savoir !

En temps normal, quand un proche meurt dans un accident de la route, vous recevez un appel. Vous êtes prévenu par l'hôpital ou par les policiers. Plus tard, vous pouvez, si vous le désirez, aller voir le véhicule accidenté. Et il faut vous rendre à l'hôpital pour identifier le corps de l'être cher. Tout cela donne le temps d'absorber le choc, d'accepter la perte, de l'assimiler. Mais les familles de Saint-Bernard n'ont pas bénéficié de ce coussin. Elles ont appris la nouvelle par la télé, en direct, ont dû encaisser le coup tout de suite, sans préparation !

C'est une lourde, très lourde responsabilité qui repose sur les épaules de l'envoyé spécial. Le respect repose souvent dans le ton, dans la retenue. Mais en même temps, on ne peut y échapper, il faut raconter. Parce que c'est important, qu'il faut comprendre, parce que ça touche les gens. C'est ainsi. Et en ce sens, il est souvent plus facile de couvrir un drame à l'étranger, où l'on n'est qu'un voyageur sans famille.

« Michel ! Attention, dans dix secondes ! »

>>>

Ce jour-là, je suis resté en ondes jusqu'à une heure du matin, presque sans pause, sans vraiment manger

non plus. Je suis resté en ondes jusqu'à ce qu'on commence à déplacer la carcasse de l'autobus. Au fond, elle a laissé une large traînée de sang sur la pierre froide. Des objets personnels des victimes, projetés lors de l'impact, perruques, dentiers, bijoux, montres, gisaient également sur le sol, au travers des morceaux d'os ou de chair. Des images que nous n'avons pas diffusées, bien sûr, des images que j'ai gardées pour moi.

Ce soir-là, j'ai pris une chambre dans une petite auberge située en haut de la côte. Il était deux heures du matin. J'étais crevé, mais incapable de dormir. La télévision diffusait en boucle les images de l'accident, plusieurs de mes interventions et interviews aussi. Étendu sur le lit, je me regardais décrire l'accident. Dans l'obscurité de ma chambre d'hôtel, je regardais ces images défiler. Je pensais encore aux familles des victimes.

>>>

L'autobus était parti du petit village beauceron de Saint-Bernard. Quarante-huit membres du Club de l'âge d'or s'y étaient embarqués pour participer à ce qui était l'une des nombreuses activités sociales de l'organisation de retraités du village. Ils étaient tous maris ou femmes, frères, sœurs, amis ou voisins. Le voyage devait les emmener jusqu'à l'île aux Coudres et ses paysages plats au pied de la côte. Mais un problème de frein allait transformer une activité communautaire en un drame épouvantable. Un drame qui a

décimé toute une communauté, privant non seulement un village de ses éléments les plus dynamiques, mais le privant également de sa mémoire.

>>>

Saint-Bernard, le 14 octobre 1997

Le lendemain du drame, la nouvelle n'était déjà plus aux Éboulements. L'attention s'était déplacée vers Saint-Bernard et Baie-Saint-Paul, où la carcasse de l'autobus avait été emportée pour être analysée afin de déterminer la cause de l'accident. Les rares survivants avaient été transportés à l'hôpital, et les corps des victimes, à la morgue, pour y être identifiés par leurs familles. Plusieurs des cadavres étaient en si mauvais état qu'il était pratiquement impossible de les reconnaître. Le curé de Saint-Bernard, en bon curé de campagne, connaissait les victimes, toutes des habituées de son prêche.

Pendant de longues heures, il fit l'aller-retour entre la salle où les familles attendaient et l'entrepôt frigorifié où l'on avait placé les corps. De longues heures à chercher un signe distinctif, un bijou permettant d'identifier une victime. Quand il y arrivait, les membres de la famille venaient confirmer l'identité. Cette procédure évita aux proches de chercher parmi la foule de leurs amis et voisins, celui ou ceux qu'ils avaient perdus. L'ampleur du drame avait ému tout le Québec, et comme cela se passe souvent, provoqué

un élan de solidarité. Les résidents de Saint-Bernard, serrant les rangs aussi fort que possible, se roulèrent en boule comme un hérisson blessé.

>>>

Le lendemain, je suis resté aux Éboulements jusqu'en après-midi. Le village avait été déserté, retrouvant sa tranquillité. Les médias prenaient maintenant littéralement d'assaut Saint-Bernard, où les funérailles s'organisaient déjà. Les familles avaient désigné un porte-parole pour communiquer avec les médias.

Je suis arrivé à Saint-Bernard en début de soirée. Il faisait nuit depuis quelques heures déjà et le village grouillait de journalistes. Les réseaux de télévisions avaient dépêché leurs équipes sur place. Bernard Derome, le chef d'antenne de Radio-Canada qui ne sort du studio que pour les élections ou les grands événements, se préparait à diffuser *Le Téléjournal* à partir d'un studio aménagé dans une remorque en face de l'église.

Plusieurs reporters arpentaient aussi les rues, à la recherche de résidents à interviewer. À un moment donné, j'ai vu un homme sortir de chez lui au bout de la rue. Un reporter l'apercevant se mit à courir pour le rattraper. Le vieil homme pressa le pas, mais le journaliste, plus jeune, le rejoignit en quelques enjambées. Il se mit alors à le matraquer de questions. L'homme continua de marcher, sans répondre. La scène paraissait surréaliste.

Je m'éloignai de la rue principale. Je marchais avec mon caméraman et ma recherchiste, Linda, dans les rues, au hasard. J'observais le village, bâti comme tant d'autres au Québec autour de son église et de sa rue principale, colonne vertébrale à partir de laquelle s'articule un réseau de petites rues droites, disposées dans un quadrillage ordonné. Loin du tumulte des médias, le village semblait endormi, engourdi. Les rues étaient désertes. La plupart des maisons, sans auto dans l'entrée, ni lumières allumées à l'intérieur, paraissaient abandonnées. Au bout d'un moment, je vis une faible lumière dans une maison de bois, peinte en blanc. À l'intérieur, un homme assis dans son salon regardait la télé. J'allai cogner à sa porte, discrètement.

L'homme qui vint répondre était vieux, il devait avoir au moins soixante-quinze ans. Il marchait d'un pas lent, incertain.

« Bonjour, monsieur, excusez-moi de vous déranger. Je suis journaliste. Je sais que ce n'est pas un bon jour... »

Il m'interrompit et me fit signe d'entrer. « Je sais qui vous êtes, venez. »

L'homme nous mena à la cuisine. Il nous offrit un café. Dans le salon, la télé branchée sur RDI diffusait des images de l'accident. L'homme s'assit face à moi. Il ne paraissait pas triste, enfin, pas atterré. Il semblait sonné, ailleurs, mélancolique. Il était seul et avait le goût de parler, simplement, fût-ce à un journaliste.

« Vous connaissiez beaucoup de victimes ?

— Toutes, répondit-il sur un ton presque enjoué. Je les connaissais toutes, mais une plus que les autres.

— De qui s'agit-il ?

— Robert, mon meilleur ami. Je devais y aller moi aussi, vous savez. J'avais prévu y aller, mais j'ai dû annuler à la dernière minute. C'est le premier voyage que nous ne faisons pas ensemble, le premier.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? lui demandai-je.

— Vous savez, Robert et moi sommes amis depuis que nous sommes tout petits. Nous sommes nés presque en même temps. Nous avons été élevés un en face de l'autre. La ferme de sa famille était située juste en face de la nôtre. Nous avons tout fait ensemble, le hockey, l'école... Nous avons marié deux sœurs, et le même jour. À notre retraite, nous sommes déménagés ensemble au village. Nous avons même acheté nos terrains au cimetière, deux terrains dos à dos. On a été ensemble toute notre vie, on se disait qu'on le serait à notre mort. »

À mesure que le vieil homme me racontait son histoire, le timbre de sa voix baissait, s'étiolait, pour ne plus être qu'un filet, un murmure. Il fixait la table devant lui, le regard vide, perdu dans ses souvenirs.

« Robert est mort, et moi, je suis ici, seul. »

Il s'arrêta de parler. Dans le salon, le présentateur télé continuait son résumé de la journée sur un ton monocorde. Nous sommes restés ainsi un moment, le temps que le vieil homme s'anime à nouveau, reprenne vie.

« Vous voulez un café, monsieur Jean ? Je viens d'en faire.

— Bien sûr, c'est très gentil. »

Je suis resté un moment avec lui. À discuter, à lui parler. L'entrevue était terminée depuis longtemps, mais l'homme avait envie de parler. Il régnait dans cette maison une telle tristesse, un tel silence. Et je me disais que ça devait être ainsi dans chacune des résidences du village, dans chacune de ces petites et grandes maisons. Peut-être était-ce pour cela qu'elles paraissaient abandonnées, car d'une certaine manière, elles l'étaient. Une partie de l'âme du village avait disparu au bas de la côte des Éboulements, elle avait laissé un grand trou, un vide immense dans ce petit village de la Beauce.

À la télé, Bernard Derome présentait maintenant *Le Téléjournal* en direct du parvis de l'église. L'émission était pratiquement entièrement consacrée au drame de Saint-Bernard. Déjà, des questions se posaient sur la sécurité des autocars, et sur les dangers du tracé de la côte. Les réactions se multipliaient partout au Québec et ailleurs. Les politiciens étaient interpellés. Ce qui avait commencé la veille par un accident de la route était devenu une affaire nationale. Assis dans la cuisine, Linda, le vieil homme et moi continuions de jaser autour du café. La télé résonnait toujours, mais nous ne l'entendions pas. L'adrénaline avait fini de couler dans mes veines. Je n'étais plus un journaliste, simplement un homme qui partage la peine de son semblable, l'écoute, et cherche des mots de réconfort.

>>>

Dès le lendemain, la plupart des médias avaient quitté Saint-Bernard. Nous étions de retour quelques jours plus tard, cependant, pour les funérailles des victimes. Une cérémonie émouvante, où le souvenir de chacun des quarante-trois passagers de l'autocar fut célébré. Tout le village était une fois de plus réuni dans son église. La cérémonie fut retransmise en direct à la télé. J'étais là, bien sûr. Je n'ai pas revu le vieil homme qui nous avait accueillis chez lui autour d'un café chaud. Dans le cimetière de Saint-Bernard, un monument commémore aujourd'hui l'événement. L'enquête démontra qu'il y avait eu négligence dans l'entretien mécanique de l'autocar. Le chauffeur, la seule victime qui n'était pas de Saint-Bernard, fut blâmé. C'était un jeune homme qui adorait pourtant son travail. Sa fiancée était française. Elle était en voyage en France au moment du drame. Elle apprit la nouvelle de l'accident à la télé, elle aussi. La manchette disait : « Un autobus plonge dans un ravin et fait 44 morts au Québec. » Tout de suite, elle s'était ruée pour voir, pour savoir. Il y a des milliers d'autobus sur les routes québécoises. Ça aurait pu être n'importe lequel, mais elle avait un mauvais pressentiment. Elle reconnut l'autocar à la télé. Elle comprit que son amoureux québécois était mort.

>>>

L'enquête publique déclenchée à la suite de l'accident mena à un resserrement des contrôles de sécurité du transport de passagers par autobus. La côte des

Éboulements a été refaite, son tracé, modifié, la route, élargie. On a également ajouté des paravents de bétons. Une série de mesures préventives destinées à éviter de nouveaux drames.

Quant aux habitants de Saint-Bernard, ils ont fait de la côte des Éboulements un lieu de pèlerinage où ils vont seuls ou en petits groupes se recueillir. L'endroit près du petit pont où l'autobus s'est écrasé a été transformé en sanctuaire, décoré de photos des victimes, d'objets leur ayant appartenu, de fleurs. Un an après l'accident, une délégation des familles des victimes est venue inaugurer une croix blanche, monument à la mémoire des quarante-trois Beauce-rons venus mourir sur les bords du Saint-Laurent. Aujourd'hui, les reliques ont disparu, emportées par le vent du fleuve. Les fleurs se font rares. Le souvenir s'estompe avec les années, mais ne s'efface pas complètement, comme un fantôme, il rôde toujours au pied de la côte.